

TEMPLON



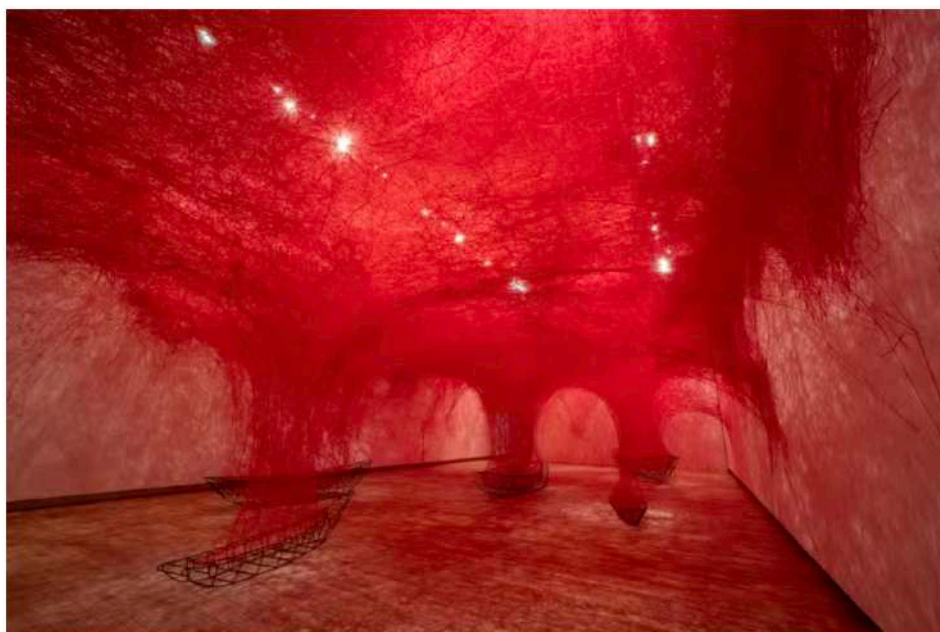
CHIHARU SHIOTA

LE MONDE, 15 décembre 2024

Chiharu Shiota fait tanguer le Grand Palais, à Paris

Au-delà des nuées de fil rouge qui l'ont fait connaître, l'artiste japonaise révèle toute l'étendue de sa pratique dans une exposition spectaculaire, entre onirisme et spiritualité.

Par Emmanuelle Jardonnet



Vue de l'exposition « The Soul Trembles », de Chiharu Shiota, au Grand Palais, à Paris, en décembre 2024.
GRAND PALAIS RMN 2024/DIDIER PLOWY/ADAGP, PARIS 2024

D'énergiques nuées de fil rouge jaillissent de bateaux posés à terre et emplissent l'espace. Un dense réseau de fils noirs enferme des chaises et un piano carbonisés, dans une fumée abstraite. Visions de ravissement méditatif ou d'effroi, ces deux installations spectaculaires se trouvent au cœur de la traversée du travail de Chiharu Shiota, sur près de trente ans, que présente le Grand Palais, à Paris, en avant-première de la réouverture de ses galeries.

Au gré de quelques centaines de kilomètres de fils déployés dans les airs, cette semi-rétrospective de l'artiste japonaise, organisée par le Mori Art Museum, à Tokyo – il s'agit de la plus grande exposition jamais consacrée à l'artiste à ce jour, en tournée internationale –, oscille ainsi entre phases sombres et phases plus optimistes, où les « *frémissements de l'âme* » – « The Soul Trembles » est son titre – apparaissent comme le fil rouge d'un travail axé sur la connexion et l'émotion.

Chronologique, l'exposition revient sur la période de formation de l'artiste, dans les années 1990, à partir d'archives photographiques, de vidéos ou d'aquarelles. Etudiante en peinture à Kyoto, l'artiste se heurte vite à un sentiment de frustration face à la peinture : « *Je me sentais bloquée, j'avais l'impression que tout ce que je créais avait déjà été fait* », résume-t-elle. Lors d'un séjour d'études à Canberra, en Australie, après un rêve dans lequel elle était devenue une peinture se questionnant depuis l'intérieur d'une toile, elle réalise une performance charnière : elle se couvre de peinture rouge tout en s'enroulant dans une toile, dans une vision viscérale, presque horrifique. Cet acte d'expression corporelle est une libération.

Miroir de ses émotions

Autre intuition, qui lui vient dans sa chambre d'étudiante : elle attrape du fil et commence à tisser une toile autour de son corps et de son lit, avec « *l'impression de dessiner* », d'élaborer une peinture en trois dimensions, en miroir de ses émotions. Elle a trouvé son matériau, un matériau cocon, un matériau lien, qu'elle utilise, dès 1994, pour une première œuvre utilisant du fil : *De l'ADN à l'ADN*, une constellation de chaussures de récupération, reliées par des fils rouges.

A partir de 1996, Chiharu Shiota poursuit ses études en Allemagne, notamment auprès de Marina Abramovic, la grande prêtresse de la performance, dont les ateliers ont des airs de camp d'entraînement : à l'extérieur, dans la boue, en pratiquant le jeûne pendant plusieurs jours. « *J'ai fait face à mes limites* », et l'expérience corporelle, radicale et décisive, lui a permis de se « *connecter à [sa] propre conscience* », formule-t-elle.

Le nettoyage de la boue, qui enduisait son corps, a non seulement donné lieu à une vidéo, visible dans l'exposition, mais lui a inspiré une grandiose installation à partir de très longues robes blanches, salies et ruisselantes. Des robes vides de tout corps, car il est partout question de présence dans l'absence, chez Chiharu Shiota – en lien avec son impression d'être partout une étrangère, hors du Japon, mais aussi au Japon, depuis qu'elle s'est installée en Allemagne, son pays d'adoption.

A Berlin, elle découvre la partie Est, chargée d'ombres et de mémoire, ses bâtiments vidés de leurs occupants où, entre deux chantiers, elle récupère des fenêtres. Elle en fait des installations architecturales chargées d'histoire(s), marquées par la vie de ceux qui ont regardé à travers, où l'on ne sait si l'on est à l'intérieur ou à l'extérieur, en écho à son propre sentiment d'être dans un entre-deux, comme ces habitants d'une même ville qui furent séparés par le Mur.

La maladie, qui l'a fait entrevoir par deux fois sa propre disparition durant les années 2010, a engendré une urgence, et la volonté de garder des traces de son travail qui lui survivent, alors que ses installations de fils ont toujours été éphémères, tissées à chaque fois sur mesure. Elle reprend dès lors le dessin. Ses installations de dortoirs de lits d'hôpital empêtrés dans des fils noirs, comme ses sculptures sur l'intériorité des organes et les cellules, renvoient à cette vulnérabilité des corps et de la vie. Dans une vidéo saisissante, *Wall* (2010), les fils rouges se muent en intraveineuses entrelacées autour de son corps, à terre.

La simplicité d'expression et la théâtralité de son travail, traversé par les thèmes universels des émotions humaines, s'accordent parfaitement à la scène. En vingt ans, l'artiste a déjà réalisé les dispositifs scéniques de neuf opéras et pièces de théâtre, principalement en Allemagne, mais aussi à Paris et à Bruxelles, d'*Œdipus Rex* (2009) à *Tristan und Isolde* (2014). L'accrochage un peu basique (une suite de photos et de vidéos), avec des cartels qui résument les opéras plutôt que la façon dont l'artiste a abordé ses scénographies, est un peu le point faible d'une déambulation par ailleurs aérienne, où les visiteurs, déplacés aussi bien physiquement que mentalement, sont invités à ressentir les vibrations de l'âme humaine, depuis l'ascension de l'escalier monumental qui mène à l'exposition, coiffé de bateaux de fils blancs aux airs de plumes, jusqu'à la vaste rampe de valises qui tanguent, suspendues par des fils, qui clôt le parcours.

¶ « Chiharu Shiota. The Soul Trembles ». Grand Palais (entrée porte H), avenue Winston-Churchill, Paris 8^e. Jusqu'au 19 mars 2025.